



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

La mode des usages ne varie pas moins que celle des costumes. Autrefois, pour passer d'un salon à un autre, le maître de la maison, crêpé, frimaté, portant hauts talons, épée suspendue au côté par un nœud richement brodé, présentait gracieusement le dessus de son bras à la dame qui *avait le pas* ; elle, alors, y apposait légèrement ses doigts au défaut de la manchette, et ainsi réunis, sans pour ainsi dire se toucher, ils s'avançaient gravement dans toutes les règles de l'étiquette du tems. Un peu plus tard, lorsque plus de familiarité s'introduisit dans nos mœurs, on se prit réciproquement les mains, et fût-ce pour entrer dans une salle à manger ou dans une salle de bal, on se tenait ainsi les doigts presque enlacés, comme deux bons amis qui venaient de faire le pacte de s'amuser ensemble. Dans ce premier rapport se déclarait souvent plus d'une piquante sympathie. On n'était déjà plus complètement étrangers, lorsqu'on s'était

si intimement rapprochés ; et ces mots si gauches, si ingrats à trouver, ces mots de *débuts*, ces phrases d'*introduction*, arrivaient plus faciles et plus douces, lorsqu'on sentait une jolie petite main de femme se fermer dans votre main, et qu'on pouvait supposer déjà quelque analogie de pensée. Aujourd'hui c'est bien pis, ou bien mieux (car tout dépend de la manière de voir les choses), aujourd'hui on se donne le bras tout simplement, tout cordialement, pour un trajet de quelques pas, sur un tapis d'Aubusson, ou pour passer d'une porte à l'autre, tout comme s'il s'agissait de se prêter appui, ou de se jurer fraternité en commençant un long voyage. Cette coutume, du reste, est peut-être la plus jolie : il y a de l'attrait dans l'aspect d'un homme donnant le bras à une femme ; c'est quelque chose de protecteur d'un côté, de gracieux de l'autre ; l'un et l'autre semblent placés dans leurs droits, et pour produire une des plus charmantes harmonies de la société. Enfin, il n'y a plus que dans quelques provinces très-reculées où on se

permettrait d'offrir la main à une femme, lorsqu'on vient l'avertir que le dîner est servi, ou s'il s'agit de faire une entrée de salon.

— Les habitudes de campagne semblent aussi avoir acquis un nouveau degré de liberté. Jamais il n'y eut moins d'exigence pour la tenue, le décorum, etc. Au matin, les hommes portent des chemises de guingam de couleur, de larges pantalons de toile, le chapeau à grands bords, sans encourir la moindre désapprobation des sociétés où ils se trouvent. Les femmes ont le peignoir de jaconas à petits dessins ou de couleur écrue, au-dessus duquel rabat le collet de batiste de la chemise de nuit, dont le sabot se laisse aussi apercevoir sur le devant de la poitrine, ainsi que les manchettes au bas des manches ; avec cela des cheveux lisses sous un petit bonnet de batiste, à coulisse, garni d'une dentelle ; des pantoufles en peau anglaise imprimée, des mitaines de fil d'Écosse blanc à jour. Voilà la tenue du premier matin, matin qui se compte depuis huit heures jusqu'à une heure de l'après-midi : alors la toilette est plus recherchée. Le peignoir est en foulard, ou en mousseline, ou en jaconas blanc brodé. Les cheveux sont relevés en belles tresses ; un collier de dentelle noire ou un fichu de fantaisie se noue autour du cou. On porte des bottines ou de jolies guêtres ; les mitaines sont noires, et la plupart portent d'élégants tabliers à poches ou à épaulettes brodées, et enjolivés dans tous les genres. Quant aux costumes de dîner et de visite de voisinage que l'on fait pendant les longues soirées, ils sont variés selon les caprices ; c'est alors qu'apparaissent les belles pélerines, les canezous brodés au plumetis, les robes brodées, les chapeaux en paille d'Italie, et même ceux en paille de riz. Rien n'est joli, pour la campagne, comme les capotes en tissu de l'Inde dont nous avons fait mention.

GANTS. — On porte des mitaines en soie à jour, non-seulement noires, mais encore

de toutes couleurs. On en voit aussi beaucoup en soie blanche.

— Des gants longs, à doigts, sont également en soie, à jour, noirs, blancs, ou de couleur de fantaisie. Même mode pour les gants courts.

— Les voiles les plus à la mode sont en dentelle noire ; ils sont préférés à la blonde noire.

— On voit beaucoup de petits bonnets en tulle ou mousseline brodés, doublés en gaze rose ou bleue ; les rubans qui les garnissent sont assortis à la doublure.

LINGERIE. — Les bonnets à ruches ont pour la plupart aujourd'hui une petite dentelle cousue au bord du tulle. Les fonds de mousseline brodée sont très-recherchés.

— Les beaux mouchoirs de poche ont toujours de très-larges ourlets ; le dessus de l'ourlet est couvert d'un semé brodé au plumetis ; au-dessus de l'ourlet une guirlande, et quatre coins magnifiques.

— On ne voit plus du tout de chemisettes ou de pélerines garnies d'une ruche au haut du cou ; ce sont des collets rabattus, ou de petites dentelles à plat ou froncées.

— Pour les chemisettes du matin, des collets de batiste brodés, garnis de valencienne ; les doubles collets sont élégants, mais pour que ce soit moins lourd, on dispose sur un seul collet une double guirlande de broderie séparée par une double rangée de dentelle, ce qui figure deux collets.

— On porte en négligé des pélerines de mousseline unie, dont le large ourlet est découpé en dents de loup qui se retournent sur l'étoffe et produisent ainsi une suite de pointes mates et de pointes claires qui sont d'un joli effet.

— Beaucoup de pélerines n'ont qu'un large ourlet au bord duquel est froncée une très-fine dentelle.

FANTAISIES. — Les bourses les plus élégantes sont en filet très-clair, blanc, avec les secrets et les coulans en émail, ou en



fin réseau de couleur avec la garniture en or poli.

— On voit des petits sacs travaillés en petits lacets, qui produisent des quadrilles à jour. Ce travail est une espèce de filet.

— Les lacets en soie produisent aussi un nouveau genre de bourses à la mode. On prend diverses nuances de lacets que l'on coud l'un auprès de l'autre, et que l'on fronce aux deux extrémités, à la place des glands; le noir et le rouge, le bleu et le blanc, font très-bien. On vend aussi pour cet usage des lacets quadrillés. Ces bourses sont très-souples et très-solides.

AMEUBLEMENT. — Les tapis en drap que l'on jette sur les tables de salles à manger ou de salons, sont dans les dessins les plus bariolés et de nuances mélangées. Les dessins-mosaïques sont jolis.

— Les stores en transparents deviennent nombreux; mais pour les distinguer du genre de ceux qui ornent quelques cafés de Paris, on les monte sur des arceaux de bronze qui se roulent devant les fenêtres, comme les écrans devant le feu. Les supports, qui forment les côtés, sont richement ornés de travail et de dorure, ce qui rend ce meuble d'une très-grande élégance.

COSMÉTIQUE. — Il n'est personne qui ne connaisse la beauté des Géorgiennes. Cet avantage n'est pas seulement un don de la nature, c'est aussi un produit de l'art. Tous les voyageurs ont parlé des soins que les Géorgiennes prennent de leur beauté. Nulle part la perfection des cosmétiques n'est portée plus loin; c'est là qu'on trouve tout ce qui peut contribuer à entretenir la fraîcheur, l'éclat de tous les charmes de la jeunesse. Jusqu'à ce jour, la composition de la crème dont se servent les Géorgiennes était un secret impénétrable. Un médecin français a été assez heureux pour l'obtenir. Elle fut soumise à M. le docteur Alibert, et c'est d'après son approbation que nous en recommandons l'usage.

Cette crème a la propriété de blanchir,

d'adoucir et de raffermir la peau; d'effacer les rides et les taches de rousseur; de faire disparaître les boutons et les dartres, d'unir et donner de l'éclat au teint; d'affaiblir les couleurs trop vives; elle empêche les gerçures que cause le froid, et rend aux yeux cernés leur couleur naturelle.

Le dépôt rue Beauregard, n° 18.

UN INDISCRET.

Nouvelle.

Vers le milieu de la guerre d'Espagne il y avait dans une ville que nous ne nommerons pas, afin de ne point passer pour le héros de cette histoire, un officier français qui avait la réputation auprès des dames, du plus élégant, du plus aimable et du plus bavard de tous les jolis hommes qui jamais ont porté épaulettes. Balthazar avait eu déjà tant d'occasions de vérifier que l'indiscrétion est le pire des défauts, en amour surtout; ses amis lui avaient tant enlevé de maîtresses, et lui-même avait si rarement réussi à prendre ses revanches, qu'il s'était bien promis vingt fois de ne plus parler; mais la force du naturel l'avait toujours emporté.

Ce fut sans doute dans l'intention d'accomplir enfin ce vœu terrible, qu'à peine installé dans la garnison, ses camarades le virent peu-à-peu s'éloigner d'eux. Balthazar, hors le tems du service, s'abstenait de toutes relations: ni promenades, ni courses de chevaux, ni parties de plaisir. Il était muet et presque invisible. Pour le coup ce changement paraissait sérieux et décisif. Notre officier avait commencé une vie nouvelle. Il donnait pour prétexte qu'il voulait apprendre l'espagnol à fond, afin de lire *don Quichotte* dans

l'original. S'il fuyait toutes ses relations de régiment, il mettait tout autant de soin pour le moins à fréquenter une maison des faubourgs qu'habitaient un homme âgé et un enfant de quinze à seize ans; il n'y avait dans cette famille ni demoiselles, ni dames, pas même une vieille duègne. Les curieux et les mauvais sujets du régiment ne pouvaient donc avoir aucun soupçon; et comme tout devient habitude à la longue, et finit par s'oublier, Balthazar fut d'abord traité de maniaque, et bientôt on n'y pensa plus.

C'était tout ce que demandait notre officier; car il savait bien, aimable, gai, spirituel et beau garçon comme il était, que s'il y avait une aventure agréable à espérer des dames de la ville, elle ne pouvait être que pour lui, et il avait bien résolu, cette fois-ci, de ne pas la laisser échapper. Cette aventure, en effet, ne se fit pas long-tems attendre. Un soir qu'il rentrait, après avoir passé la moitié de la journée à courir la campagne avec le vieillard espagnol et son jeune enfant, ce qui lui arrivait presque tous les jours, il trouva chez lui un billet parfumé dans lequel on lui disait qu'une belle dame qui l'avait aperçu plusieurs fois dans ses promenades, et qui s'intéressait beaucoup à lui, serait heureuse de le lui dire de vive voix; mais que le plus profond mystère devait couvrir une si grande faiblesse, qu'elle se reprochait, et dont elle rougissait; il était indispensable, avant tout, qu'il lui donnât, pendant quelque tems, des témoignages de patience et de discrétion.

Balthazar mit ce billet sur son cœur, et ne dormit pas de toute la nuit. Le lendemain il alla trouver, de bonne heure, le petit Pacheco, l'enfant espagnol, avec lequel il était convenu la veille de visiter à cheval quelques antiquités. Le petit Pacheco était un enfant charmant, léger, svelte, très-remuant et très-rieur. Balthazar l'avait pris en très-grande amitié dès le premier jour, et cette amitié s'était accrue pour mille raisons. D'abord Pacheco

était sa plus grande ressource pour causer et se perfectionner dans la langue espagnole, le vieillard espagnol étant très-occupé et presque toujours absent du matin au soir, et quelquefois les nuits, sans qu'on sût trop cependant ce qu'il faisait. Balthazar, résolu lui-même à devenir discret, respectait naturellement son silence et sa discrétion. Mais de toutes les raisons qui avaient lié Balthazar à Pacheco, au nombre desquelles il faut compter la gentillesse naturelle et l'esprit précoce de cet enfant, la plus considérable à ses yeux était justement l'âge de son nouvel ami. Il se serait fait scrupule de parler aventures amoureuses et galanterie à un bambin de quinze ans; et il se trouvait très-heureux d'avoir ainsi la langue forcément liée, tant il avait à cœur, cette fois, de garder son vœu.

La promenade eut lieu comme à l'ordinaire, sans accident remarquable. Seulement Balthazar, très-préoccupé, regardait continuellement de côté et d'autre, et le petit Pacheco, tout en cueillant des fleurs et poursuivant des papillons, lui dit plusieurs fois: « Mon ami, attendez-vous quelqu'un? avez-vous donné rendez-vous ici à vos camarades? »

Balthazar se récriait qu'il pensait à ses amis de Paris, et qu'il était inquiet de vivre si loin d'eux. On aime tant ses amis, en France! Mais il regardait toujours dans les bosquets et les taillis qui bordaient le chemin. Il fouillait les coins et recoins des vieux palais et des vieux aqueducs brisés: peine perdue! Il n'aperçut pas le coin d'un voile, ni l'ombre d'une mantille.

Il revint donc au logis assez triste; mais à peine arrivé, il reçut un nouveau billet. La belle dame l'avait suivi dans sa promenade, et n'avait perdu aucun de ses mouvemens. Elle lui recommandait toujours la plus grande discrétion et le plus profond mystère.

« Elle m'a vu, dit Balthazar. Mais cette femme est donc sylphe! elle est invisible. Pour de la discrétion, je ne risque rien;

je ne vois personne. » Puis il prit le billet, le plia, et le baisa tendrement. Ses yeux étaient tout en feu, et mouillés de larmes. « Singulière aventure, dit-il, je crois que je l'aime déjà. »

Ce manège dura plusieurs semaines. Chaque soir, nouvelle promenade avec le petit Pacheco, et au retour nouveau billet. Le style de la belle dame devenait de plus en plus tendre et plus confiant. On paraissait enfin croire à la discrétion du jeune officier, et à mesure que les motifs de défiance disparaissaient, et que le moment approchait de payer, par une entrevue, cette épreuve de silence et de patience si bien soutenue, il était visible que la main de la dame tremblait de plus en plus; et, à juger par là seulement du trouble de son cœur et du délicieux incarnat qui devait couvrir son front et son visage, il y avait bien de quoi tourner la tête d'un jeune officier, galant, passionné et joli homme.

Balthazar ne pouvait plus rester en place, et il se tenait à quatre pour ne pas parler. Sa précaution et sa terreur de lui-même redoublaient à mesure qu'approchait le dénouement. Enfin, il eut assez d'empire sur lui pour garder son secret pendant tout un grand mois, et au bout du mois un dernier billet lui indiquait un rendez-vous.

Le rendez-vous lui était donné dans le palais de plaisance de l'ancien gouverneur de la ville, inhabité depuis l'arrivée des Français, le gouverneur ayant fui avec sa famille dans les montagnes, où il activait la levée des guérillas. Balthazar fut flatté que son inconnue eût un si beau palais à sa disposition. « Ce ne peut être moins d'une comtesse, se disait-il, et moi je suis de bonne maison, et que sait-on? peut-être est-elle veuve ou demoiselle, et alors!... » Disant cela, il relevait la tête d'un air fier, pensant que de pareilles aventures avaient souvent fini par de grands et heureux établissemens. Pourtant une chose l'inquiétait. Il ne savait encore, au

fait si l'inconnue était jeune ou vieille, laide ou jolie. L'heure arriva heureusement pour le tirer d'inquiétude. Quelle joie!

Au-dehors, une façade de palais moresque, obscure et noirâtre; mais à peine introduit dans les appartemens, une douce lumière, des fleurs, de riches tapis, des meubles tout velours et tout or, des rideaux de Damas et de Perse, des vases et des magots de Chine sur les cheminées, des cristaux aux plafonds, et au fond d'un magnifique boudoir, une jeune fille vêtue de blanc, et à demi couchée sur un divan.

Balthazar ne douta pas que ce ne fût la fille du gouverneur, et en effet c'était bien elle. Mais comment se trouvait-elle dans le palais? Son père l'y avait-il laissée en secret, ou bien était-elle revenue, faute de pouvoir suivre les corps de guérillas dans les montagnes? Le gouverneur lui-même avait-il bien quitté la ville? Toutes ces questions, que se faisait l'officier, l'aimant les oublia bien vite; et quand la jeune fille se leva, belle de pudeur, de confusion et d'embarras, Balthazar tomba à ses pieds en adoration, et pleura comme un enfant.

Il n'y a rien qui donne du courage aux dames comme de voir pleurer leurs amans. Aussi la belle demoiselle voyant Balthazar si troublé et si ému, n'éprouva plus ni gêne, ni confusion, et lui parla avec tendresse et gaieté, de manière à lui montrer qu'elle avait une belle ame aimante, et un esprit très-délicat.

Elle lui demanda s'il l'aimait bien vraiment, et s'il était décidé à tout sacrifier pour elle.

Balthazar répondit avec feu qu'il n'y avait pas de sacrifice dont il ne fût capable pour obtenir seulement une fois la faveur de lui baiser la main.

Elle sourit, et lui dit de se souvenir bien de cela. Puis elle tendit la main, qu'il couvrit de baisers, et s'enfuit.

Notre officier, resté seul dans l'appar-

tement, était si heureux, qu'il ne pouvait parler. Il sentit qu'il était amoureux cette fois comme il ne l'avait jamais été ; il jura bien de ne pas souffler le plus petit mot de sa merveilleuse aventure ; et se laissant conduire hors du palais, il descendit d'abord le boulevard dans un silence complet, mais dès qu'il fut au milieu de la ville ; son cœur plein de joie s'ouvrit, et il chanta à tue tête tout ce qu'il avait appris de Cimarosa et de Daleyrac au balcon des Bouffes et de Feydeau. Il passa la nuit à composer des romances, et à dessiner, de mémoire, les traits de sa belle maîtresse, qui lui rappelaient, avec une grande ressemblance, le joli visage de Pacheco. Cela l'intriguait : cependant il n'avait jamais fait grande attention à Pacheco ; mais il se rappelait parfaitement toutes les beautés de son inconnue, ses lèvres minces, son joli nez aquilin, ses grands yeux noirs, et il résolut de bien observer le lendemain son jeune ami.

Son étonnement fut si grand le lendemain de retrouver dans Pacheco tous les traits de sa maîtresse, qu'il tomba dans une profonde mélancolie, et ne s'aperçut pas que le pauvre enfant était plus vif et plus joyeux que de coutume ; ses joues étaient plus roses, ses yeux plus brillants ; il riait et tournait sans cesse autour de lui, disant qu'il voulait aller en France apprendre le français, et qu'il fallait que Balthazar le recommandât à sa mère et à ses sœurs.

« Mais vous, dit Balthazar, oubliant toutes ses résolutions, avez-vous une sœur ? »

— Je n'ai ni sœur, ni frère, » dit Pacheco. Et en disant cela, l'enfant devint pâle, sa gaieté disparut, et il alla s'asseoir sur un banc, près du vieil Espagnol, qui lui adressa froidement quelques mots en patois.

Balthazar n'avait rien vu de tout cela, tant il était absorbé par cette ressemblance ; il ne vit pas non plus qu'au lieu d'aller seller le cheval de son enfant pour la

promenade ordinaire, l'Espagnol disposait la table, qu'il chargeait de vieux cruchons de Xérès et de Rancio.

Bref, notre héros se trouva buvant, fumant et se grisant, sans se douter qu'un grand changement se fût opéré dans les dispositions de ses hôtes depuis qu'il avait dit : *Avez-vous une sœur ?* et que ce repas improvisé cachât une atroce perfidie. Il perdit bientôt la raison, et conta tout au long sa bonne-fortune du palais du gouverneur.

Alors une si vive expression de tristesse et de stupeur passa sur les traits de Pacheco, que Balthazar en devint tout tremblant et se sentit à demi dégrisé. Il entendit le vieil Espagnol dire : « Allons ! les chevaux sont sellés ; la lune se lève, il faut partir.

— Vous faites donc un voyage, Pacheco ? dit Balthazar.

— Oui, un long voyage. » Et l'enfant lui sauta au cou, ce qui ne lui était jamais arrivé, et l'embrassa à plusieurs reprises en pleurant.

Puis Balthazar n'entendit plus rien ; et le vent de la nuit lui ayant rendu la raison et la mémoire, il se dirigea vers le palais du gouverneur ; car on lui avait promis, s'il était discret, chaque nuit un rendez-vous.

Le palais était plus sombre et plus noir que la veille. Il frappa à plusieurs reprises ; personne n'ouvrit. Au point du jour il s'en revint comme il était venu, et, de plus, triste et désespéré. Il fit cent voyages à la maison de Pacheco et au palais du gouverneur, mais il ne retrouva plus ni l'enfant espagnol ni la belle inconnue. Il les avait vus pour la dernière fois.

Cette aventure avait fait une si grande impression sur le cœur et sur l'esprit du bel officier, qu'il en était devenu taciturne et mélancolique ; c'est la seule aventure qu'il n'ait jamais contée, et depuis lors il a vécu très-réservé et très-discret.

Si l'on nous demande de qui nous avons tenu cette histoire, le voici :

Il y a plusieurs années, sous la restauration, il était question, dans un salon du faubourg Saint-Germain, d'un récent mariage, et une personne d'esprit, mais très-paradoxe, plaignait le mari d'avoir épousé une veuve dont le premier mariage avait été une véritable passion, disant qu'on n'aimait jamais bien deux fois. Un comte espagnol attaché à l'ambassade soutint le contraire, et pour le prouver il cita sa propre femme, que l'homme au paradoxe connaissait pour un vrai modèle d'affection conjugale et de tendresse maternelle. « Eh bien, dit le comte, cette femme si aimante et si dévouée, avait aimé un officier qui vit encore peut-être et que probablement je ne dois jamais voir, et cette première affection, dans un âge très-rapproché de l'enfance, avait pris un tel empire sur son cœur, qu'elle m'a avoué que durant trois ans elle a renoncé à tous les partis que son père lui présentait, espérant lasser sa patience et obtenir de lui d'entrer dans un couvent.

» C'était pendant la guerre de l'empire; mon beau-père, alors gouverneur de la ville de ***, s'était retiré avec sa fille dans une maison des faubourgs pour surveiller à-la-fois les conspirations de la ville et les mouvemens des guérillas dans la campagne. Les précautions les plus minutieuses avaient été prises pour que sa retraite ne fût pas vendue aux Français. Il y allait de la vie... »

Le comte en était là de son récit, quand je vis Balthazar, qui était à côté de moi, devenir aussi pâle qu'un liuceul. Ses yeux se remplirent de larmes; il se leva et il sortit.

L'AVANT-GARDE.

NÉOTHERMES.

Les *Néothermes* sont un des plus beaux établissemens qui aient jamais été créés dans l'intérêt de la santé et du bien-être. C'était une perfection qui manquait à Paris, où toutes les innovations sont comprises dans l'intérêt des êtres heureux et bien portans; tandis que pour les personnes faibles, souffrantes et astreintes aux privations des plaisirs du monde, il n'existait nul dédommagement, nul lieu où elles pouvaient espérer rencontrer ces *conforts*, ces soins et ces distractions si précieuses aux valétudinaires. Les *Néothermes* se sont élevés, et avec eux tous les avantages qui adoucissent les souffrances, et les recherches qui peuvent donner un nouveau prix à la santé.

L'établissement des *Néothermes* est situé dans un des plus riches quartiers de Paris, rue *Chantereine*, n° 48. Il se compose de trois corps-de-logis, dont le premier est lié au second par des ailes latérales qui, en se réunissant, laissent entre elles une cour d'entrée où peuvent aborder et circuler librement les voitures. Le second est lié au troisième par une galerie vitrée, longue de cent pieds, large, élevée, où règne partout une chaleur égale, et meublée sur les côtés de caisses de fleurs et de banquettes qui servent de sièges. C'est là que, pendant l'hiver, et avant de s'exposer aux impressions de l'air extérieur, les habitans des *Néothermes*, les baigneurs, les malades peuvent à leur gré se promener ou s'asseoir, et goûter ainsi les alternatives du repos et d'un doux exercice. Une autre promenade leur est ménagée pour les beaux jours. Au fond de la galerie, une issue est ouverte sur un jardin planté à l'anglaise, ombragé de grands arbres, et où l'on voit la modeste retraite du triomphateur de l'Italie, lors-

que la victoire et la paix le ramenèrent pour la première fois dans la capitale.

Outre les bains d'eau simple, outre les bains de vapeurs humides et de vapeurs sèches, outre les bains d'eaux minérales, on a ménagé, dans les *Néothermes*, aux étrangers qui viennent visiter Paris, les moyens de prendre les bains qu'ils prennent dans leur pays natal. C'est dans cette vue que le fondateur a établi des bains russes et des bains égyptiens.

La pièce destinée aux bains russes est chauffée par un poêle ordinaire qui est placé au-dehors; elle est meublée dans son intérieur de gradins en canne, où peuvent se placer au moins douze personnes. La vapeur arrive par des conduits particuliers qui s'ouvrent sous les gradins; elle se répand avec promptitude dans toutes les parties de la salle, et forme une atmosphère dense, humide, et d'une chaleur que l'on peut augmenter à volonté. Un canapé en canne est réservé aux personnes qui, ne pouvant se mouvoir, doivent cependant être soumises à l'action de ce bain général. Sur un point du plafond qui répond au milieu de la pièce, sont pratiquées nombre de petites ouvertures d'où s'échappe, comme d'un crible et sous forme de pluie, l'eau froide dont on arrose les baigneurs, lorsque le médecin prescrit de leur faire subir cette alternative de chaleur et de froid.

Quatre autres pièces sont destinées aux bains égyptiens. La première est celle où le baigneur quitte ses vêtements. Elle a 20 degrés de chaleur; la seconde est à 25; et, par une ouverture pratiquée au niveau du sol, elle se remplit d'une nuée de vapeur, dont le baigneur est bientôt enveloppé; dans la troisième, la nuée devient

encore plus épaisse et plus chaude; ainsi de suite dans la quatrième, au fond de laquelle est une grande cuve en marbre où s'épanche, par deux coquilles de même matière et incrustées dans le mur à huit pieds de hauteur, un mélange d'eau froide et d'eau chaude destiné à une dernière lotion. C'est dans cette quatrième pièce que, selon la prescription du médecin, le malade est soumis à des frictions ou au massage usité en Orient. Le bain pris, le malade est reconduit par le même chemin jusqu'à la première pièce où, après quelques momens de repos sur un lit élastique, il reprend ses vêtements et va, en se promenant dans cette longue et belle galerie si doucement échauffée, se mettre en état de s'exposer au grand air.

On a exposé au palais de Tamedo, à Saint-Petersbourg, un lit en cristal massif, destiné à être envoyé en présent aux schah de Perse, par l'empereur de Russie. Ce lit magnifique, le seul de ce genre qui existe peut-être dans le monde, est resplendissant d'argent et orné de colonnes de cristal. On y monte par des marches en verre bleu. Il est construit de manière à ce que, des deux côtés, il peut en jaillir deux jets d'eau odoriférante, dont le bruit contribue à provoquer un sommeil agréable. A la lumière des flambeaux on est ébloui de l'éclat qu'il réfléchit; on dirait des myriades de diamans. Ce meuble sort de la manufacture impériale de St.-Petersbourg.

A ce Numéro est jointe la planche 987.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

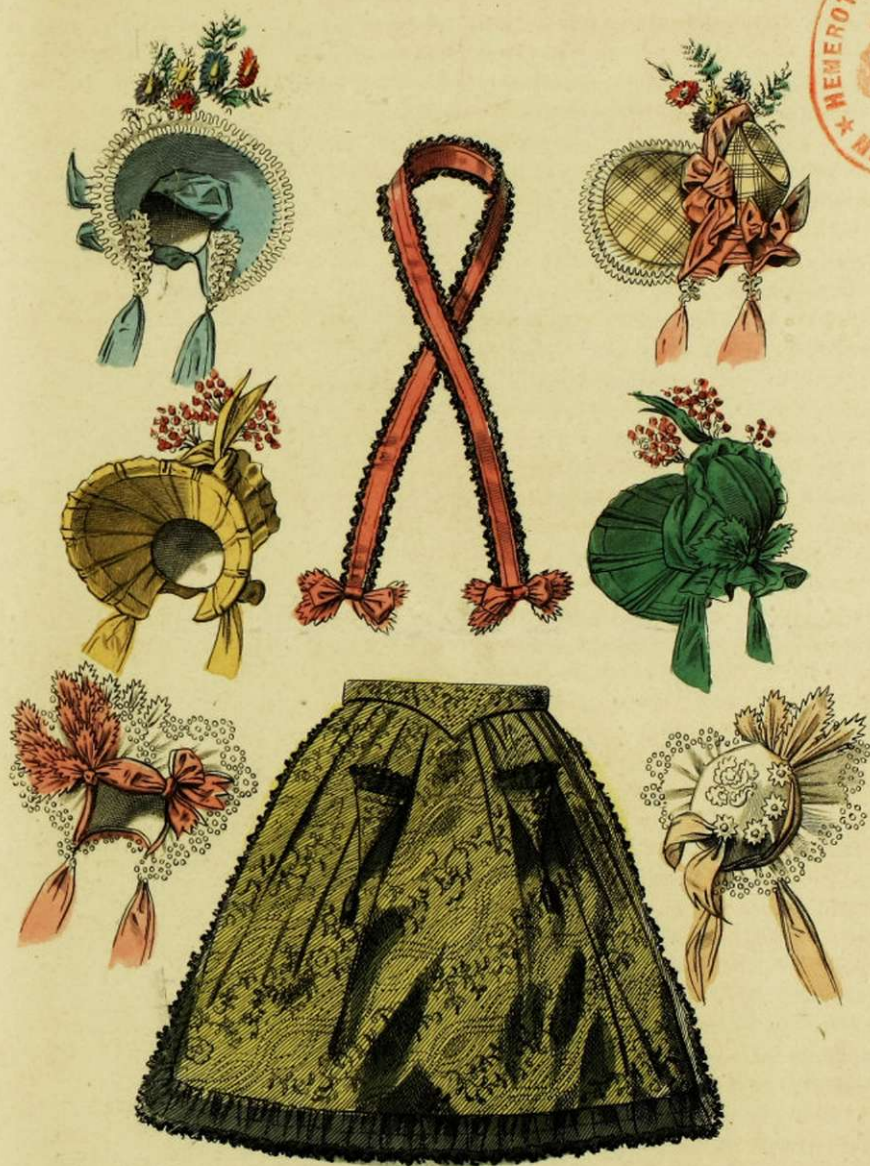
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N. 21. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau en bois de spa Cresentine des M^{mes} de M^{re} Chagol frere rue St Denis N. 37.
 Capote en rubans des M^{mes} de M^{re} Searici rue Mousigny N. 1. Bonnet en tulle. Echarpe en rubans
 bordé de Dentelle noire, et Tablier en tulle noir doublé des M^{mes} de M^{re} Bayan rue Vivienne N. 13.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N. 34 Rathbone Place, London.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 2 ¹/₂ près le passage de l'Opéra.
 Chapeau en tulle de l'Inde orné de roses des M^{mes} de M^{lle} Chagot frère
 rue St Denis N^o. 37. Seignoir en mousseline de Laine brodée des M^{mes} de M^{lle}
 Rambac Bazar St Denis N^o. 19.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o. 34. Rathbone Place, London.

no
se
on
si
in
ri
le
e
in
e
d
v
p
s
s
—
P
d
d
l
i